

HAFIS OU BERTSCHINGER ?

Je l'ai aperçu pour la première fois juste quelques jours avant de faire sa connaissance. Il était probablement amoureux. Il avait le pas léger et débordait d'énergie. L'éclat de son rire retentit encore dans mes oreilles.

Quelques petites semaines plus tard, je me trouvais dans sa galerie, fraîchement acquise, entouré d'une trentaine de ses amis et connaissances, tous artistes ou étudiants en histoire de l'art. Que faisais-je parmi eux ? J'étais un double outsider : seul Moyen-oriental et ignorant en matière artistique. Seul Moyen-oriental, à une exception près, Mouchka, comme il se plaisait à l'appeler, sa mère, une dame de grand cœur, souriante, sociable, chaleureuse et communicative. Elle se déplaçait souvent de Winterthur pour rendre visite à son fils ou participer à ses vernissages. Il parlait souvent, pour ne pas dire toujours, de son projet d'utiliser le terrain qu'il avait hérité dans son village natal pour y créer une fondation dont le but serait l'échange artistique entre Moyen-Orient et Occident. Il voulait y accueillir ses amis de partout.

Lors de ses vernissages, il était toujours là. Il emboîtait le pas à ses propres tableaux, une expression muette devant l'éloquence de l'artiste. On aurait dit qu'il craignait qu'on les prenne pour lui. Ayant une conscience aiguë de lui-même, il ne pouvait tolérer qu'un tableau puisse l'exprimer, ne fût-ce que pour un moment dérisoire. Enrichi de son expérience artistique quotidienne, sorte de miroir dans lequel il se regarde chaque soir pour constater qu'il a encore grandi de quelques pouces, et qu'il est bien au-delà de ce que ses tableaux fraîchement créés auraient pu exprimer, Hafis se voyait dans un pèlerinage permanent : d'un moi-pygmée à un moi-géant. La création artistique ne devait être que l'ascension d'une dune, et l'œuvre, qu'un éboulement de sable. Le pèlerin n'arrive souvent nulle part. Par contre, les muscles se forment et encore plus sa personnalité.

Il fascinait par son discours. Il était lui-même fascinant. Les visiteurs, même les amis et les connaissances étaient là, autour de lui, plutôt que devant ses tableaux. Au lieu de repartir avec l'un d'eux, ils s'en allaient fascinés par l'artiste et enrichis de son souffle. Il était lui-même une œuvre d'art transcendant sa propre création.

La « Galerie Mara », au bord de la Sarine, au cœur de la vieille ville de Fribourg, à quatre mètres du Pont de Berne, couvert en bois, à la frontière de deux identités linguistiques, c'est toute une symbolique.

Depuis les fenêtres de la galerie, on voit la rivière. On ne peut pas se laver les mains deux fois, bien sûr, dans la même eau. De même, la falaise, taillée par la Sarine et témoin des vicissitudes de la ville qui vieillit, malgré ses efforts pour se conserver, voit naître et mourir humains et nature. PANTA REI « tout est en mouvement » disait Héraclite. L'artiste en fera sa devise.

On traverse le pont, qu'il neige ou qu'il pleuve, on est toujours à l'abri. Le français n'est plus de mise. On est dans un milieu linguistique différent, dans un autre monde. Un voyage de vingt mètres, de quinze secondes, rendu court, sûr et confortable par la volonté des hommes des deux bords.

Il est rare qu'un artiste ait sa propre galerie. Mais le nôtre n'est jamais dans la sienne, encore moins dans son atelier dans la campagne fribourgeoise. Habité par le « virus de l'agitation », il parcourt les quatre coins de la terre, à la recherche... à la recherche de quoi ?

Vers l'Ouest, l'Oregon Trail aux USA, 3'000 km à cheval. Vers le Nord, l'Irlande en « bateau-stop ». Vers le Sud, le Maroc à dos d'âne et vers l'Est, le pays du Soleil Levant (parcouru en vélo, de son nord à son sud), sans oublier la frontière italo-suisse, à dos de cheval, et pour terminer, le temps de cette exposition, encore une fois, vers l'Orient, un dernier voyage, au Liban.

Né au Liban, de père suisse et de mère libanaise, notre artiste reçoit le prénom de Hafis. Accolé à son nom de famille, ce dernier marque sa double identité ou une identité nouvelle.

Bhamdoun, son village natal, adossé à la montagne est tourné vers l'Ouest, on est forcé, sous peine d'être ébloui par la puissance de la lumière du soleil levant, de regarder chaque matin dans cette direction, pour contempler les collines vertes du Liban, couvertes de vergers et de forêts de pins, parsemées par des maisons en pierre et aux toits de tuiles rouges, descendant jusqu'à la mer. Tout baigne dans une lumière bleue, dans une clarté que seul le Liban connaît. La tentation de prendre le large est voluptueuse, les Phéniciens déjà avaient succombé à son charme, transportant dans leur bagage un magnifique cadeau à l'Occident : l'alphabet. Carthage en Afrique, Carthagène en Espagne, témoignent encore de leur frénésie commerciale. L'Europe tout entière leur doit son nom, dit la légende. D'aucuns prétendent qu'ils sont allés même jusqu'en Amérique. De retour, dans leur bagage, ils avaient pris soin de bien emmener un cadeau aux leurs : l'ouverture au monde et le goût du voyage.

Tels pères, tels fils ! Depuis, les Libanais perpétuent cette tradition. Tels des canards sortant de l'œuf et suivant le 1^{er} vivant qui marche devant eux, nés à la vie, les Libanais regardent vers l'Ouest et sont attirés par le large.

Hafis ne fait pas exception, il est même animé par un mobile supplémentaire. Ayant atteint l'âge de la raison, le Bertschinger se réveille en lui. Perdant son père à l'âge de 6 ans, c'est à la recherche de sa figure qu'il part parcourir l'Occident : l'autorité, la discipline, la raison et ses réalisations scientifiques. La Suisse alémanique tout d'abord, terre natale de son père «Vaterland», Londres, Paris etc..., ensuite, un long voyage auquel il a consacré toute la force de l'âge, toute la vie. Sans dénigrer les valeurs de son époque, mais à contre-pied avec les moyens modernes de la communication, il s'accorde le temps de se laisser émerveiller par la vie et ses expressions diverses. Ce n'est pas dans la hâte qu'on découvre mais dans la patience d'un désir ardent. D'où 3'000 km à cheval, l'Oregon Trail, dans le pays qui représente le mieux les valeurs typiques de l'Occident moderne.

Cette recherche d'identité n'étant satisfaite qu'à moitié, elle le démange, le pousse dans la direction opposée, vers un retour à la source, vers les valeurs maternelles.

En réalité, Hafis n'a jamais oublié son Liban natal. Mais la guerre qui a sévi pendant 20 ans, l'empêchait de réaliser son rêve, créer sa fondation, même si les voyages au Liban n'avaient jamais été interrompus. Chose curieuse ! A ma connaissance, ils n'avaient jamais débouché sur une création artistique.

Malade de son Liban, Hafis voulait y retourner définitivement mais les valeurs auxquelles il était attaché, étant bafouées par une guerre dont on ne voyait pas la fin, il a fini par choisir le Maroc pour y construire son mausolée. Le Maroc, pays d'Orient le plus géographiquement à l'Occident (Maroc : « Maghreb », veut dire Occident en arabe, littéralement « là où le soleil se couche »).

C'est ainsi probablement, par recherche de la source que Hafis avait entrepris ses voyages au Japon, le pays « occidental » (techniquement parlant) le plus à l'Orient, pays du soleil levant, confondant ainsi la direction géographique et la direction intérieure.

C'est toujours cette identité qui l'a poussé à réaliser son voyage à cheval, à la frontière italo-suisse, cherchant à y découvrir la frontière réelle entre les deux pays. Il interrogeait les indigènes. Personne ne savait où passait la ligne magique. Fiction et chimère est la ligne qui sépare les hommes, fiction et chimère séparent le moi de l'extérieur qui l'entoure. L'identité ne serait qu'une continuité du soi et de l'autre.

Le virus du voyage n'est pour autant pas mort. Il reste un voyage, un tout dernier, probablement. Il est en train de l'effectuer maintenant, simultanément et en parallèle avec cette première rétrospective que le Musée cantonal de Neuchâtel lui consacre.

Ce sera le voyage le plus long de sa vie, 7'000 km à vélo. Un retour à la source, aux valeurs de la mère qu'il avait bien intériorisées et faites rayonner dans l'Occident de son père. Voir le Liban et mourir ! Pourrait-il probablement conclure : « Tout est achevé maintenant ! »

Ainsi, pendant 30 ans, j'étais moi-même en Occident, le seul cordon qui le liait à sa terre natale. Et voilà justifiée une amitié âgée de trois décennies.

Un retour à la source, mais un pèlerinage vers les valeurs sacrées de la terre. Tout n'aura été qu'un jeu, mais un jeu nécessaire pour supporter le drame de l'existence. Eboulement de sable !

Hafis n'a pas eu la chance de vivre son adolescence en s'affirmant face à l'autorité paternelle. C'est maintenant qu'il se révolte contre son autorité, à titre posthume, se révoltant en même temps contre sa figure représentée par les valeurs guerrières de l'Occident, de l'Amérique.

Ce retour vers son pays natal, vers les valeurs sacrées de la mère, il l'appelle « la fin ». Une autre coïncidence encore, non moins curieuse ! Il va pouvoir contempler maintenant son Liban en toute sérénité. C'est vers le coucher du soleil que la montagne se laisse toujours admirer, douce, lumineuse et de couleur rose, image fascinante et immuable, symbole des valeurs pérennes que l'Orient a créées, et auxquelles il est jalousement attaché. Elle rappelle, par la douceur de son apparence, les dunes du sable du désert. C'est probablement ce paysage féérique qui a habité l'âme de Hafis toute sa vie, le faisant parler du désert avec amour et enchantement, sachant qu'au Liban il n'y a pas de désert.

Plus Hafis cherchait Bertschinger en Occident, plus l'Orient rejaillissait en lui. Dans son dernier voyage vers l'Orient, l'Orient intérieur plutôt, probablement l'Occident va se faire sentir et prendre la revanche. Au terme de ce voyage, déçu de trouver un Orient narcissique, éternellement satisfait de ses valeurs sans doute fascinantes mais définitivement définies comme idéal et par conséquent un Orient sclérosé, endormi, allergique à toute idée nouvelle et créatrice, Hafis retrouvera Bertschinger. Non une tension entre deux identités partielles, mais une identité nouvelle, primeur d'une humanité à venir, humanité dont les semences ont commencé à germer il y a 2000 ans.

Joseph Yammouni